

Immaculé

Bleu

Le ciel est une cruauté

Vide

Le deuxième mouvement du requiem de Brahms

Se perd en lui en vain

Comme dans la mer un cri désespéré

De la chair finissante

Et de l'amour éphémère

Je parle aux arbres
Je suis dans la forêt
Puis
Je ne parle pas aux bagnoles
Je suis sur l'autoroute
Je regarde filer comme des météores les mêmes que moi
Les en conserve dans leurs délirants météores
Ils comblent à toute vitesse l'intervalle entre naître et mourir
Moi
Je roule pépère vers ma grotte
J'y aurai le droit de ne pas les voir
De me retrouver seul
Mais
Évidemment
Entre les murs
Sans les arbres

J'aime ce jour qui se couche au milieu de la nuit
J'aimais
Disparus
Ses fées
Les lucioles
Et le vrombissement rigolo des hannetons
Il me reste
Le trait d'encre nerveux des chauves-souris
Pour faire dentelle
À l'extinction des feux
De la vie

Les cailloux se font tranchants
Et nos pieds fragiles
Et plus ça va plus ça grimpe
Accroche-toi
Campe toi sur tes hanches qui font mal
Déscotche ton regard du chemin et de la douleur
Et admire
Là bas
Le paysage est de plus en plus vaste

Qu'ai-je encore fait ?
Ai-je soufflé si fort
Que j'ai contrarié le vent ?
Ai-je tant martelé la terre que j'ai réveillé les volcans ?
Ai-je tant crié
Que j'ai effrayé les nuages ?
Il serait temps que je sois sage
Que je m'assoie parmi les mirages
Que je contemple simplement l'infinie stupidité des choses

Va voir
Il y a autre chose
Il y a toujours autre chose
Derrière toute chose il y a autre chose
Va voir
Ou demande
Demande aux nuages
Suis les
Tu feras le tour
Tu reviendras
Tu auras vu autre chose
Et tu seras là
Et tu voudras encore voir autre chose
Mais toujours tu reviens
Parmi les mêmes choses
Jusqu'à la dernière chose
Parce que là
Alors
Il n'y aura plus grand chose

Merde

je suis vieux

À quoi bon regarder la lune pour se donner une contenance
de poète

Pour se faire croire aux émois éteints

À quoi bon respirer la nuit d'été

Si les étoiles ne me réemplissent pas de la folie des amours

Je regarde le plafond

Je suis vieux

Et je m'emmerde

J'avais l'âme instable
J'ai glissé
Sur une éponge de mousse
Je me suis relevé
La terre sentait la pluie
Le feuillage dégoulinait
Chance ultime
Entre les ronces
J'ai vu s'ébrouer le renard
J'ai secoué l'échine de mon âme
Et le chemin a continué

C'est un été faux cul
Il fait juste ce qu'il faut
Pour ne pas perdre son titre
Le strict minimum de soleil
Mais il se roule avec volupté dans de libidineux nuages
moelleux
Tout noirs
Ainsi l'été a été
Ainsi le temps
N'a que faire des saisons
Il coule à flot sur les calendriers
L'été prochain
Sec ou trempé
La terre aura giré

À l'eau
Y a quelqu'un ?
Quelqu'un à poil sous la pluie froide avec moi
Pour se rincer à l'oeil pas que l'oeil
Pour accepter
Pour courir le danger de vivre
Pour sentir couler
Glacé sur les os
La température de la mort
Et pour se réjouir de sentir encore ça

Il a plu tout l'été
Des larmes vertes sur les feuilles tapis d'algues
Même l'air s'est fait vert
La hure du quartanier fouille une vase moisie
On respire du pissat glauque de nuage
Et l'âme sans lumière
S'englue sans que l'assèche le vent
On aspire à l'hiver
Et à ses anticyclones de soleil congelé

Les oiseaux se sont cachés pour mourir
Le ciel est devenu muet
Les arbres font une extinction de voix
Le vent ne porte plus de messages
Et les auspices sont au chômage
Heureusement qu'il reste ce grand con de busard solitaire
Qui fait une auréole à la forêt

J'ai si longtemps traîné les pieds
Sur les trottoirs mouillés des villes
Sur la râpe des cailloux de mes chemins perdus
Sur le lisse des plages
Les racines des hêtres
Et l'instabilité des glaciers

J'ai si longtemps et tant aimé les longs cheveux des filles
Leur démarche d'antilope
Leur regard de paysages d'eau
Leur voix de nuage blanc et de brise
Leurs gestes de branches émues
Leurs fleurs noires aussi

J'ai tant encore couru la piste des impossibles
J'ai tant cultivé l'espoir
Lutté pour l'utopie
Secoué mon morceau de monde
Exploré ses folies
Tenté de vivre enfin

Que les bras m'en tombent

La forêt
Je suis comme un pou dans sa fourrure
Je crapahute dans sa fougère
Je suis son parasite cutané
Je ne décollerai jamais
J'en rêve
Parfois
Je pousse un oeil au dessus des poils
Et je vois l'arabesque du saut de la biche
J'en crève
De jalousie

Le ciel est cuit
Il s'écrase sur le pré
Les terriers sont ouverts
Encore un jour
Que le chien met à profit pour se chauffer le ventre
Et les derniers papillons pour faire corolle au vert
Demain ce sera un hier oublié
Il pleuvra
Peut-être

ce midi
le silence est couleur de plomb fondu
et la terre
s'encroûte
d'un eczéma ocre et gris
si tu penches ta tête bien à droite
ton oeil droit racle cet étale crépi
ton oeil gauche est azur
sans bavures
net
tranchant et impitoyable comme l'évidence d'une gemme
et toi
entre deux
tentant de maintenir encore une fraction de microseconde
un milliardième de milliardième d'éternité
la petite bulle de savon
qu'est ta vie

Je te parle
Et pourtant
Tu n'es plus que particules
Et le fluide qui les modélise
Il n'y a plus de toi
Mais tu es dans tout ça
Redevenue simple possible
Et je te sens
Et tu m'enveloppes
Et tu es à l'infini en dehors de moi
Et au dedans

Tu me manques
Ton vide est une présence
Et ce silence
Et ce rien ni personne
Autour des objets jadis dans ta main
Me sont un univers
Il ne me manque
Que me dissoudre
À ton côté

Je ne reviendrai pas

Je refuse

Je ne me retournerai pas pour suivre du regard les migrants

Qu'ils aillent vivre ailleurs

Moi je ne reviendrai pas

Je regarderai devant

Là où le ciel s'effondre dans la terre

Là par où s'en vient la fin des choses et du soleil

Et là d'où partent les nuages de neige

Je ne reviendrai pas

Il faut

L'automne se susurre dans ce qui reste de l'été
C'est une brume de Shitao
Et les branches sous les feuilles sont de noirs traits en Morse
de Zao Wou-Ki
C'est le mamelon de ma forêt dans son manteau de fourrure
Couchée sur l'édredon flou de l'infini
Déjà

Voir
Mais ne plus regarder
Laisser entrer
Béance
Paysage et nuages
Le vide empli du rien
Et la guirlande
La forme
Une branche

Le gris ciel

L'envers de la mer
De molleton en mouton
Je hisse la voile

Cherche nez en l'air
Le cœur sur un édredon
La danseuse étoile

Air de vielle

Derrière l'arbre il y a l'univers
Derrière l'univers il y a une question
Ouvverte
À l'intérieur des choses
Il y a un univers
Et au delà du fond de cet univers
Il y a une question
Ouvverte
Et entre les deux il y a
Un questionnement
Fermé
Qui dit "je"

Un trait de craie blanc fend la faïence
Bleue du ciel
Un jet
Un viol de la féminité des nuages
Là où passe le cortex passe la ligne droite
L'artifice
Le déni de nature
L'oligophrénie binaire
L'arrogance du maître des choses
Jusque dans les nues
Pour fixer et simplifier le vivant

Je surfe sur internet
J'écoute les chants des morts
Ça leur fait une belle jambe
J'espère que vivre leur a fait plaisir
Au moins un moment
Aujourd'hui
Ce sont les voix de plus personne
Juste un souvenir de voix
Des mots sans lèvres
Quelque chose qui flotte encore comme un nuage sur le néant
Avant que les oreilles
Elles aussi
N'y plongent

Chopin

Qui s'égrène sur la nuit tiède

Des cristaux sur velours noir

Les étoiles en fa

Les planètes en sol

Et la lune en mineur

Le regard oit

Le coeur bat

L'amour est dans la maison

On ne le voit pas

Il plane

Il imprègne

Il fait le geste du chat

Il fait les yeux du chien

Il se caresse lui-même le dos avec le rayon de soleil qui perce
la fenêtre

Discrètement

Dans la cuisine

Il prépare le repas

La côte s'éloigne
Ce sera vite un trait
En détacher les yeux
Les porter tout autour
Là où il y a l'eau
Mouvante
Incertaine
Et la flèche d'argent
Qui mène à l'autre ligne
L'anonyme
La sans lieu qui recule
L'aspirer sans fin
Et se dissoudre
Dans la joie que ce qui est
Soit

Le taillis est sombre
Et profond
C'est une obscurité vide
Où tout existe sans nous
Une ombre touffue
Autosuffisante
Quoique
Peut-être
Tapi
Battant seulement des cils
Un chevreuil

Ma muse vieillit
Elle a la peau qui plisse
Les seins qui tombent
Les commissures qui bavent un peu
Elle a pris du ventre et ses dents branlent
Elle a le sistre qui grelotte
Mais
Quelle voix claire encore
Elle improvise
Sur des textes d'Al Zheimer et le moment présent
Ça porte aux nuages et c'est
Oubli
Opium
Exhalaison d'un soupir
Loin du manège assoté des humains

L'automne joue les pompiers
Il faut éteindre l'été

Le vrai maître du moment qui fait danser la pluie
Qui la dresse contre les fenêtres
Chasse aussi les nuages qui la portent
Et donne des reliquats d'été

Il bouffe à tous les râteliers
Le vent

J'ai vu osciller au rythme du pas
Le bâton de l'homme des lisières qui découpait la lumière
horizontale du couchant sur le bord noir des murs d'épicéas

Un arbre
Un seul
Déjà un peu nu
Guettait le crépuscule auréolé de feu
Et faisait frissonner le ciel bleu

Le jour se lève
Non pas comme toujours
Mais comme depuis des temps immémoriaux
Il le fera encore un nombre incalculable de fois
Que nous soyons là ou pas
Pourtant l'aube c'est beau à voir
Et c'est beau d'être là pour la voir
C'est beau de laisser la lumière rentrer par ces deux petits
trous dans le visage qui donnent l'impression qu'il existe un
monde
Qui révèlent la fantasmagorie
La queue de l'écureuil dans le noisetier
L'aile de la buse variable sur son orbite invariable
Le pommier qui grelotte ses fruits au vent d'aurore
Et mes vieux pieds là
Bêtes et nus
Sur l'herbe qui scintille

Les murs
Le plafond
La garde-robe
Je bouge
Je suis incongru
Mou dans le dur
Mouvant devant l'angle droit
Éphémère dans le durable
Informe devant le rigide raide
Dans l'inconscient
Conscient
Mais de quoi bon dieu ?
De quoi ?

Le jour est une lanterne magique
Quand elle s'allume
Elle cache l'univers
Elle fait croire que notre monde est le monde
Que le bleu du ciel est une enveloppe
Que la vie qui frémit à l'intérieur est tout ce qui existe
Mais
Tous les soirs la nuit dénonce le mensonge
Elle ouvre le regard sur l'infini des étoiles
Et tous les matins
Sans vergogne
Le soleil recommence à mentir

